

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE GÉNÉRAL FAYOLLE VISITE LE TERRAIN CONQUIS



Lorsque, grâce à la savante préparation élaborée par l'état-major, nos admirables soldats eurent conquis les positions puissantes derrière lesquelles les Allemands se croyaient pour longtemps à l'abri, le général Fayolle (X), commandant l'armée de la Somme, vint aussitôt se rendre personnellement compte de l'état des retranchements enlevés et des magnifiques effets de notre artillerie.

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

Le mensonge allemand

C'est une matière inépuisable et presque chaque jour renouvelée. La guerre nous a fourni une ample moisson de lieux communs : celui-ci est le plus avantageux. S'il arrivait, ce qui n'arrive point, que le chroniqueur, un beau soir, n'eût rien à dire et restât court, il pourrait toujours, en désespoir de cause, faire un papier sur le mensonge allemand.

Une note, tissée de faussetés, de leur haut commandement, vient de réchauffer encore un sujet qui ne refroidit guère. Elle vant qu'on la lise, surtout entre les lignes. C'est un monument : ce n'est pas un modèle. Il est curieux que les Allemands, qui mentent comme ils respirent, mentent sans le moindre talent. Ils sont les plus grands menteurs de la terre, mais uniquement sous la catégorie de la quantité. Le mensonge est chez eux une seconde nature : on sait qu'entre la nature et l'art, il y a incompatibilité.

Un illustre écrivain de chez nous s'amusa jadis à composer, selon la rhétorique ancienne, un parallèle de la vérité et du mensonge. Aucune personne initiée à ces sortes de jeux littéraires, innocents en temps de paix, ne doutera que, sans attribuer au mensonge une victoire trop scandaleuse, M. Anatole France ne se plût malicieusement à démontrer combien, vis-à-vis de son formidable adversaire, la vérité est désarmée et nue.

La pire de ses infirmités est qu'elle est simple, monotone, ennuyeuse ; le mensonge est multiple, fertile en ressources, varié, imprévu, séduisant, divertissant. Toutes ces épithètes s'appliquent au mensonge idéal, si l'on ose s'exprimer ainsi, mais non pas au mensonge allemand. Il est encore plus élémentaire que la vérité la plus élémentaire. Il n'a aucun charme, et sert de repoussoir au charme sévère de la vérité. C'est apparemment pourquoi il n'a pu, depuis deux ans, que tenir et non pas vaincre.

Il est si brut que nous avons la naïveté, parfois, de nous demander s'il n'est pas sincère ou inconscient : il n'est ni l'un ni l'autre, mais impudent, et l'impudence est la forme la plus grossière, la plus facile, la plus inefficace du mensonge. Enfin, le mensonge boche est une camelote de mensonge, comme il fallait s'y attendre.

Ce que le haut commandement allemand a, cette fois, inventé de plus beau, c'est de retourner l'accusation de mensonge contre les Alliés, et, bien entendu, particulièrement contre l'Angleterre (car ils n'ont pas de haine pour nous : ils ne nous l'envoient pas dire). Celle dont ils honorent l'Angleterre ne les a pas trop bien servis. Il faut être Allemand pour ne pas pressentir qu'on excitera une risée universelle en accusant de mentir une nation à cet égard si scrupuleuse qu'elle n'annonce que le chiffre de ses pertes quand elle remporte une victoire.

Si nous en croyons cependant le haut commandement allemand, nos amis anglais lancent toutes les deux heures, à travers l'espace, des télégrammes sans fil, où ils déclarent des victoires controvées et multiplient par un fort coefficient d'imagination le chiffre des prisonniers qu'ils n'ont pas faits, des canons qu'ils n'ont pas pris.

Le bon poète Théodore de Banville, qui savait tourner avec esprit quelques paradoxes innocents, disait volontiers que les peintres se flattaient de peindre celle-ci ou celui-là, mais ne font jamais, au bout du compte, que leur propre portrait. Il semblerait que les Allemands eussent, en hasardant ce crayon de nos alliés, justifié le paradoxe de Théodore de Banville. Nous croyons nous souvenir que c'était eux qui télégraphiaient toutes les deux heures et que le ciel avait doué d'une singulière faculté de multiplication ?

Quelques-uns de ces télégrammes sont déjà classiques, soit qu'ils portent une signature auguste ou qu'on ait oublié de les signer. Ils sont dans toutes les mémoires. Qui les Boches espèrent-ils tromper ?

L'originalité du factum inséré le 13 juillet par le haut commandement dans tous les journaux est qu'une vérité incontestable sert de préface à toutes ces puériles menteries : « Depuis le premier jour de la guerre, notre nation a été la seule de toutes les nations en lutte à publier chaque jour *in extenso* les communiqués de tous nos ennemis. C'est que nous avons une confiance illimitée dans la fermeté des Allemands de l'arrière. » Il est vrai que l'ennemi a toujours publié nos communiqués. Peut-être aurions-nous bien fait de suivre son exemple et de publier les siens. Nous l'aurions pu sans risque, justement pour le motif qu'il allègue : l'expérience a prouvé que nous devons avoir « une confiance illimitée dans la fermeté des Français de l'arrière ».

Mais ce n'est pas pour ce motif que le haut commandement allemand ne risquait rien non

plus à divulguer les communiqués français, anglais et russes : c'est parce qu'il y a, en Allemagne, une vérité allemande hors laquelle il n'est point de vérité, comme il n'en était point, au moyen âge, hors la vérité d'Aristote. Le haut commandement allemand pouvait mettre sous le nez de nos ennemis les vérités françaises, anglaises et russes, sans même se donner la peine de les discuter ou de les contredire : elles étaient, pour ce peuple commode, nulles et non avenues. Pourquoi, aujourd'hui, cette note, cette controverse et ces jérémiades ? Le peuple allemand deviendrait-il moins commode, ou bien est-ce que la vérité allemande serait à la veille de faire faillite et de sauter, comme une banque ?

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a eu cette année, en France, un dire de M. Marcel Cachin, député, 300.000 hectares d'ensemencés de moins que l'année dernière.

Il fallait s'y attendre : les travailleurs sont au front, et les femmes, malgré leur énergie, ne peuvent tout faire.

Et cela veut dire que, cet hiver, le prix des choses nécessaires à la vie augmentera encore.

De là vient que de très bons et très sages esprits, M. Charles Gide, M. Marion, ont songé à provoquer la création de « Lignes d'économie ». Il ne s'agit pas, comme en Allemagne, de rationner la population, de la « mettre en cartes » : grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là ! Il s'agit de persuader ceux qui consomment plus qu'ils ne devraient consommer pour vivre de réduire légèrement leur compte d'alimentation : ceci dans l'intérêt des autres, c'est-à-dire de ceux qui, plus pauvres ou moins riches, ne dépensent et n'ont jamais dépensé que le nécessaire.

Il n'est pas, je présume, une maîtresse de maison qui ne vous dira qu'elle ne demande pas mieux, mais que ce n'est pas elle qu'il faut convaincre : c'est sa cuisinière ! Et rien n'est plus vrai. La question des économies n'est pas une question de maîtresse de maison, c'est une question de cuisinière.

Entre la cuisinière et ses fournisseurs attirés ou habitués, il y a toujours en une espèce d'entente tacite. Selon le « train » de la maison, selon le revenu des maîtres, estimé d'après des procédés mystérieux, mais assez sûrs, ces maîtres doivent dépenser tant, et pas un sou de moins. Ne croyez point que ce soit là une pure et simple affaire de sou du franc ; une sorte singulière de propagande morale y est pour beaucoup plus : le fournisseur a mis une fois pour toutes dans la tête de la cuisinière que ses maîtres devaient, selon leur fortune, « faire aller le commerce », dans l'intérêt même des pauvres.

Or, l'intérêt des pauvres serait, au contraire, que ceux qui sont plus heureux qu'eux ne fissent pas monter les prix par des achats trop larges. Si je veux des petits pois à tout prix, le prix des petits pois montera de telle sorte qu'il faudra être millionnaire pour s'en offrir. Voilà ce qu'il faudrait faire comprendre aux cordons plus ou moins bleus : mais ce n'est pas com-
model

Pierre Milla.

Pour remplacer les villes d'eaux allemandes — qui resteront décidément trop loin du monde civilisé — un édile courageux ne va-t-il pas proposer de rendre à leur vogue ancienne « les eaux » de Paris ?

On n'a pas oublié que Passy-les-Bains fut le rendez-vous de la société élégante du dix-huitième siècle et que son eau ferrugineuse fut réputée « toute vertu ».

Les Batignolles elles-mêmes possèdent des eaux sulfureuses, et sous le Second Empire on songea un instant à les exploiter. Mais voyez-vous une belle Parisienne partant en villégiature pour les Batignolles ? Pourquoi pas à Belleville, où il y a aussi une eau sulfhydrique ?

On pourrait bien trouver des sources plus chics : les eaux d'Auteuil, par exemple, ferrugineuses, sulfatées, qui alimentèrent, voici longtemps, un établissement connu, près de l'emplacement du Palais-Royal actuel, et qui firent les délices de nos arrière-grands-mères.

Mais les Parisiennes d'aujourd'hui ne croient à

l'efficacité d'une cure que si elle débute par plusieurs journées de chemin de fer ou de bateau.

N'essayons point de lutter contre les mœurs de Paris ! Les eaux de Paris auraient plus tôt fait de remonter vers leurs sources !

Un coiffeur du quartier de l'Opéra voyait entrer tout dernièrement chez lui deux soldats tonkinois qui réclamaient ses bons offices. Ils ôtèrent civilement leur chapeau en forme de cloche et laissèrent ainsi voir leurs longs cheveux tressés, relevés au sommet de la tête.

Le coiffeur, un instant interdit, ne tarda pas à recouvrer ses esprits professionnels, et, avec une inclination gracieuse :

— Si ces messieurs veulent bien passer dans le salon réservé aux dames ?

Aujourd'hui, au-dessus de la porte du coiffeur ingénieux, une petite affiche, mignonne et dorée, proclame : « Au grand succès de demain ! Coiffure tonkinoise, que toutes les Parisiennes voudront expérimenter. »

Et pourquoi pas ?

On remettait avant-hier la médaille militaire à un adjudant grièvement blessé et soigné depuis peu à l'hôpital américain de Neuilly.

Cet adjudant étant un brave parmi les braves, son capitaine, blessé lui-même il y a quelques mois et amputé d'une jambe, avait tenu à venir assister, au chevet du lit, à la lecture de la glorieuse citation et à la remise du noble insigne.

Le commandant chargé de cette double mission arrive à l'hôpital, se fait conduire près du lit du héros, lit la citation, qui est en effet admirable, puis, penché vers l'adjudant, il lui désigne son capitaine et ajoute :

« Je vois, mon ami, que vous avez suivi le magnifique exemple de votre chef ici présent. »

Et alors, spontanée, superbe, jaillit des lèvres du capitaine cette parole qui comptera parmi les plus belles :

« Pardon, mon commandant, mes hommes n'avaient pas besoin de prendre exemple sur moi. Je n'ai eu qu'à me laisser entraîner moi-même par leurs irrésistibles élan ! »

Il y a quelque temps, le prince de Galles se trouvait en Égypte pour assister à l'arrivée des troupes australiennes qui rejoignaient l'Europe.

Un groupe de celles-ci était aligné sur le quai. En apercevant le fils de leur roi, les Australiens se hâtèrent de se mettre sur le « garde à vous » et de faire le salut réglementaire ; mais le prince, qui tenait le visage tourné de l'autre côté, ne s'en aperçut pas.

Indignés, les braves soldats de la lointaine colonie britannique en trois temps firent volte-face. Au bruit sec des semelles qui battaient le pavé, le prince se retourna et demeura stupéfait de voir cette rangée d'hommes qui lui tournaient le dos.

Un aide de camp s'empressa de s'informer, et le sergent des Australiens lui en expliqua la raison sans ménagements.

Mis au courant, le prince, au lieu de se fâcher, passa devant eux et, le premier, fit le salut militaire, auquel répondirent les soldats avec enthousiasme. La réconciliation était faite.

Elles sont trois comédiennes charmantes et talentueuses.

Avant la guerre, leurs seuls gros cachets leur permettaient d'aller à leur travail — pardon : à leur théâtre — et d'en revenir, en limousine.

Si, assure-t-on, la guerre fut moins cruelle aux comédiens qu'à d'autres artistes, ces trois charmantes personnes n'en durent pas moins abandonner leur auto, quelque temps après la mobilisation.

Et, comme les taxis manquent, elles vont et reviennent en métro.

Seulement, voilà ! Alors que les grandes dames qui eurent toujours leur voiture sont fières de ce petit sacrifice à la guerre et prennent le métro le plus simplement du monde, nos trois comédiennes en sont honteuses et ombragent leur figure sous un feutre en bataille serré lui-même sous une triple voilette.

Mais, à peine assises, leur orgueil de comédiennes l'emporte vite. Elles oublient « leur auto ». Elles parlent, avec éclat, de leur théâtre : Palais-Royal, Ambigu, Porte-Saint-Martin.

Et quand elles descendent, station Marbeuf, elles tressaillent d'horreur en entendant une voix espiègle crier leurs noms illustres à travers le wagon...

Elles font des économies !... C'est la guerre.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher ami,

Moi aussi, j'ai voulu « prendre des vacances! » J'en ai pris pour mon rhume, comme vous dites, vous autres Parisiens... J'étais parti pour un mois. Je suis revenu au bout de huit jours. Voici. J'avais reçu plusieurs prospectus et circulaires me vantant les agréments de X... sur Z..., de U... sur V..., de M... sur I..., décrivant la beauté des sites, la salubrité du climat, le pittoresque des excursions, etc... Tous mes correspondants, en se félicitant d'avance d'obtenir ma clientèle, terminaient leurs lettres en m'assurant qu'ils me feraient un prix de guerre. Désireux de goûter quelque repos et aussi de contribuer, pour ma modeste part, à cette reprise des affaires que souhaitent si ardemment les pouvoirs publics, je débarquai à X... sur Z..., avec deux heures vingt minutes de retard sur l'horaire fixé.

Ma première impression fut excellente. Très beau pays. Temps délicieux. L'hôtelier qui m'avait écrit que je trouverais chez lui « tout le confort moderne » me salua bien poliment et s'excusa de ne pouvoir me donner la chambre que j'avais retenue et qu'il m'avait promise.

— Hélas! ajouta-t-il, vous savez que par le temps qui court on ne fait pas ce que l'on veut! Mais, rassurez-vous, je vais vous loger dans « mon annexe » où vous serez le mieux du monde.

Il me fit conduire dans une ruelle située à l'extrémité du bourg. On ouvrit la porte — qui, d'ailleurs, s'ouvrait toute seule — d'un petit chalet. Un redoutable escalier en colimaçon aboutissait à une pièce dont l'unique fenêtre donnait sur une cour de ferme. Une nuée de mouches me souhaita la bienvenue. Fatigué par un long voyage, je me jetai sur le lit et, malgré les mouches, je m'endormis.

Levé de bonne heure, je vis des servantes traîner les vaches et ramasser des œufs dans la paille. J'eus le désir bien naturel de boire un bol de ce bon lait et de gober un œuf frais.

— Oh! monsieur, me dit le garçon de l'hôtel qui entra à ce moment, nous ne pouvons vous servir que du thé comme petit déjeuner. Le lait et les œufs, monsieur, c'est trop cher en ce moment! Ou, alors, monsieur devra payer un supplément...

Vainement, je demandai au garçon pourquoi ce lait que l'on venait de traire à dix pas de moi et pourquoi ces œufs, pondus sous mon nez, pour ainsi parler, et qui pouvaient, sans intermédiaire, passer de la cour de la ferme dans ma chambre, coûtaient un prix aussi élevé, je n'obtins qu'une réponse :

— Si monsieur veut payer un supplément...

Je devais l'entendre, cette phrase, pendant une semaine, à toutes les heures du jour. Il fallait choisir : ou bien vivre de privations, ou bien vivre de suppléments! La circulaire que j'avais reçue m'indiquait un grand nombre d'excursions à faire dans le pays. Je manifestai l'intention d'aller au Pic du Diable.

— Impossible, monsieur!
— Pourquoi cela?
— Tous les chevaux sont réquisitionnés.
— Eh bien! j'irai en auto!
— Impossible, monsieur; il n'y a plus d'essence dans le pays... Ou bien alors, si monsieur consentait à y mettre le prix, on pourrait peut-être...

Je ne l'en raconterai pas davantage, mon cher ami. L'honnête homme indigné s'éloigna et ne dit mot. J'ai payé ma note — avec les suppléments — et suis parti, sans inquiétude sur la prospérité de ce joli pays. J'ai su que les maraîchers qui gagnaient cinq ou six mille francs avant la guerre y gagnaient douze ou quinze mille francs par an, maintenant. Tu vois que tout va très bien! Je ne regrette pas ce petit voyage. Il m'a enseigné la véritable signification de cette locution : *Prix de guerre*. Il faudra réviser le Larre et le Dictionnaire de l'Académie. Et puis, tout cela, c'est de ma faute! Cela m'apprendra à vouloir faire marcher le commerce! C'est le commerce qui m'a fait marcher...

Le Provincial.

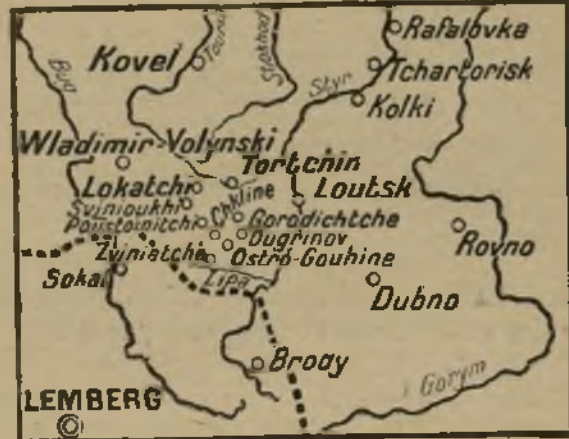
Les Anglais progressent au nord d'Ovillers Les Russes développent leurs succès en Volhynie

Malgré un temps pluvieux qui n'est guère favorable ni aux tirs de l'artillerie ni aux assauts, les Anglais ont réalisé de sérieux progrès au nord d'Ovillers. La ligne ennemie forme en cet endroit une sorte de bastion orienté vers le sud-ouest et qui couvre Thiepval. Plusieurs ouvrages de ce bastion viennent d'être enlevés. Nous avons dit hier l'importance de ces opérations, qui prennent à revers Thiepval.

En manière de consolation à ces graves échecs, les Allemands ont essayé, une fois encore, de nous enlever notre position avancée de Biaches. Le mauvais temps servait leurs desseins en leur permettant de se glisser, le long du canal de la Somme, jusqu'aux premières maisons du village, sans être fauchés par nos feux. Mais leurs attaques répétées ont échoué contre la colline de la Maisonnelle, qui domine le village. Celui des deux partis qui possède la Maisonnelle est maître de Biaches. Aussi l'ennemi a-t-il été chassé hier de quelques maisons du village où il s'était momentanément établi. Ses efforts ont donc été complètement vains. Ce ne sont d'ailleurs là que des actions locales dont les proportions ne peuvent se comparer à celles de notre offensive. Mais nous savons depuis longtemps que nos ennemis ont coutume de chercher leur revanche, aux heures difficiles, en de menus succès que leur presse se charge de grossir.

La victoire des Russes, en Volhynie, s'est encore développée. L'offensive de l'armée mixte du maréchal Linsingen avait été prononcée sur un front d'une trentaine de kilomètres, entre Svinoukhi et le confluent du Styr et de la Lipa. Nos alliés ont porté leur principal effort sur l'aile gauche de l'ennemi, qui comprenait les troupes allemandes et avait violemment attaqué entre Svinoukhi et Poustomitchy. La

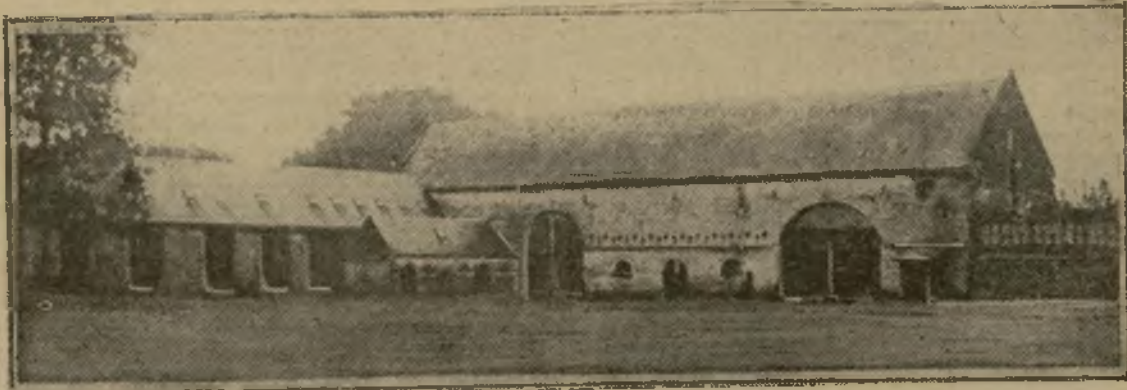
défaite de cette aile a mis en mauvaise posture le centre et l'aile droite, que les Russes avaient laissé avancer jusqu'à la ligne de Chklin-Ougrinov et passer sur la rive gauche de la Basse-Lipa. Une retraite précipitée s'en est suivie, au



cours de laquelle les Autrichiens, malgré la grande expérience qu'ils ont des mouvements de recul, ont perdu plus de douze mille prisonniers.

Le général Sakharov, qui commande la onzième armée russe, forte, d'après le *Berliner Tageblatt*, de onze divisions, doit donc son succès non pas, comme ont coutume de dire, en pareil cas, les Allemands, à l'écrasante disproportion du nombre, mais à une tactique habile et hardie, ainsi qu'à la valeur de soldats qui se sont montrés supérieurs, dans la bataille, non seulement aux Autrichiens, mais aux Allemands eux-mêmes.

Jean Villars.



La ferme de Waterlot, dont nos alliés britanniques se sont emparés. Située à l'est de Longueval, elle avait été fortifiée par les Allemands et constituait une importante position.

LES AVANT-GARDES RUSSES franchissant les Karpathes débouchent en Transylvanie

PÉTROGRAD, 17 juillet (Communiqué du soir du grand état-major) :

Un zeppelin a volé au-dessus de Riga et a lancé treize bombes sur différents quartiers de la ville.

En Volhynie, dans la région de la rive gauche de la Lipa inférieure, nos troupes continuent à refouler l'ennemi. Les prisonniers ne cessent d'affluer.

Au sud-ouest de Kimpolung, des éléments de notre cavalerie ont débouché sur la chaussée de Kirlibaba à Maramaros-Sziget.

[Kirlibaba, dans la vallée de la Bistritza, est sur la frontière en territoire hongrois. — Maramaros-Sziget, ville de 21.370 habitants, est plus avant en territoire hongrois, à environ une cinquantaine de kilomètres de la frontière.]

L'héroïsme des aviateurs

Un de nos rapports relève le combat aérien, remarquable par le courage et le sang-froid de nos aviateurs, qui s'est déroulé au-dessus de la région des campements ennemis, à l'ouest des positions de Drinsk. L'aviateur volontaire Pouchkel, avec le sous-lieutenant Kovenko comme observateur, entreprit une reconnaissance aérienne. Au delà de la gare d'Abeli, l'appareil russe fut subitement attaqué par derrière par un fokker. Les premières balles blessèrent à la main Kovenko. Pouchkel retourna aussitôt son avion et attaqua à son tour l'adversaire, qui fut mis en fuite.

Nos aviateurs continuèrent leur reconnaissance qu'ils menèrent à bonne fin.

Au delà de la gare de Bakischli, un fokker attaqua de nouveau notre avion, auquel il causa de nombreuses avaries par un tir efficace. Toutefois, sous le feu de notre avion, le fokker disparut rapidement, mais il revint peu après et attaqua pour la troisième fois notre appareil au moment où Kovenko, malgré sa blessure, tamponnait un trou dans le tuyau du radiateur percé par une balle, afin d'éviter la fuite de l'eau et un atterrissage prématuré de l'appareil. Kovenko reçut alors une seconde blessure au ventre, causée par une balle explosive. Malgré cette grave blessure, il accomplit son travail, puis s'assit près de la mitrailleuse dont il ouvrit le feu. Le fokker descendit alors rapidement. Pouchkel, malgré les sérieuses avaries de son appareil, qui perdait graduellement de la hauteur et qui était soumis au feu des batteries ennemies, continua son vol et, grâce à son étonnant courage et à sa présence d'esprit, ramena l'appareil à l'aérodrome.

Les félicitations impériales

PÉTROGRAD, 17 juillet. — L'empereur, commandant suprême, a adressé, le 16 juillet, au commandant en chef à Tiflis, le télégramme suivant :

J'ai appris avec joie la reprise de l'offensive et les succès importants remportés par mes valeureux Caucasiens. Transmets leur mes remercie-

ments et la chaleureuse expression de mon assurance dans leurs services ultérieurs, pleins de vaillance et de dévouement.

NICOLAS.

Hindenburg commandera en chef sur le front oriental

LONDRES, 18 juillet. — Dans un câblogramme adressé au *New-York World*, Karl von Wiegand, correspondant de ce journal en Allemagne, déclare que, suivant des nouvelles particulières reçues de Vienne, d'importants changements ont eu lieu et d'autres sont imminents dans le haut commandement de l'armée austro-hongroise : « Il se pourrait, dit-il, que l'offensive amène l'Allemagne à prendre des mesures énergiques. Un important mouvement se manifeste déjà dans le but de faire confier à Hindenburg le commandement de toutes les armées opérant sur le front oriental, y compris les armées austro-hongroises. »

L'inquiétude augmente en Allemagne depuis l'offensive générale des Alliés

LONDRES, 18 juillet. — On ne peut plus nier que le sentiment de pessimisme augmente de jour en jour en Allemagne. De tous côtés les mêmes inquiétudes percent dans les récits des journaux.

Le grand état-major fait appel à la confiance publique par des communiqués aux journaux officiels.

Ce n'est que ces derniers jours que la presse a reçu des cartes correctes indiquant l'avance des Anglais et des Français sur la Somme.

La *Weser Zeitung*, important journal de Brême, publie un article sensationnel. Après avoir invité les patriotes à se grouper autour du chancelier et à le soutenir dans la situation angoissante où se trouve le pays, elle ajoute :

« Nous sommes trop engagés à Verdun pour pouvoir lâcher prise. L'avance autrichienne dans le secteur des Sept-Communes est stationnaire depuis longtemps. L'avance courageuse des Turcs en Perse n'est qu'un mouvement d'importance secondaire, et maintenant les Anglais et les Français nous attaquent avec fureur sur la Somme. »

« Les Russes nous livrent des combats violents depuis Riga jusqu'aux portes de la Roumanie. »

« Les Italiens occupent l'attention des Autrichiens à Vallona, tandis que les Bulgares ont fort à faire du côté de Salonique, et que les Turcs ont à surveiller Suez. Dans ces trois secteurs, aucun de nos alliés ne marque de progrès. Par surcroît, nous avons encore à subir un renforcement du blocus du fait de la pluie qui menace de ruiner nos récoltes. »

Le journal essaie de rassurer ses lecteurs en ajoutant que la France est épuisée, que l'Italie et la Russie sont ruinées et que l'Angleterre, au point de vue économique, est en décadence.

Mais ces explications embarrassées sont données en un style qui semble peu persuasif. (Radio.)

Le président de la République et le ministre de la Guerre visitent les fronts de Verdun et de la Somme

Le président de la République, accompagné du général Roques, ministre de la Guerre, est allé porter les félicitations du gouvernement de la République aux troupes qui combattent dans la région de Verdun et sur la Somme.

Il a été reçu sur la Meuse par le général de Castelnau, le général Pétain et le général Nivelle.

Le président et le ministre se sont rendus à plusieurs postes de commandement sur chacune des deux rives de la Meuse. Ils ont visité en détail les locaux et les services de la citadelle de Verdun. Ils ont parcouru les quartiers les plus endommagés de la ville; ils se sont entretenus dans la région fortifiée avec les officiers et avec les hommes.

Le lendemain, sur la Somme, ils sont allés, avec le général Joffre, au quartier général du général Foch et au poste de commandement du général Fayolle. Puis, ils ont visité plusieurs corps d'armée et ont traversé à Dompierre les anciennes lignes allemandes pour voir le terrain conquis dans les dernières batailles et pour constater les effets de notre bombardement sur les organisations ennemies. Ils ont vivement complimenté les chefs et les soldats.

EVIAN SAISON **CACHAT**
Mai à Octobre
Hotels: Royal, Splendide, Ermitage

EXCELSIOR

Mercredi 19 juillet 1916

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 18 Juillet (716^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands ont attaqué hier, en fin de soirée et au cours de la nuit, nos positions DEPUIS LE VILLAGE DE BIACHES JUSQU'À LA MAISONNETTE. Malgré des tentatives répétées qui leur ont coûté de lourdes pertes, ils n'ont pu s'emparer de la Maissonnette. Quelques fractions ennemies se sont infiltrées le long du canal dans la partie est de Biaches, où la lutte se poursuit.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, un coup de main dirigé sur nos tranchées de la COTE 304 a échoué sous nos feux.

SUR LA RIVE DROITE, la nuit a été marquée par des combats à la grenade AUX ABORDS DE LA CHAPELLE SAINTE-FINE ET À L'OUEST DE FLEURY. Partout l'ennemi a été repoussé. Lutte d'artillerie assez vive dans la région de la Lautée et du Chenois.

Sur le reste du front, nuit calme.

23 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, la journée a été relativement calme. L'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives contre la Maissonnette. NOUS AVONS CHASSÉ LES ALLEMANDS DE QUELQUES MAISONS QU'ILS TENAIENT DANS LE VILLAGE DE BIACHES.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

Le communiqué britannique

15 HEURES 10.

Un épais brouillard et une pluie persistante gênent encore nos opérations dans la région de la Somme. Nous avons cependant fait de sérieux progrès, la nuit dernière, AU NORD D'OVILLERS, sur un front d'un kilomètre. Nous avons enlevé aux Allemands plusieurs points fortement tenus. Un certain nombre de prisonniers et six mitrailleuses sont restés entre nos mains.

Nous avons exécuté avec succès un coup de main dans les tranchées ennemies près de WYTSCHAETE. Nous avons arrêté par notre feu une tentative analogue des Allemands EN FACE DE CUINCHY.

Communiqué belge

La nuit dernière, un détachement belge exécuta un raid vers les tranchées ennemies au nord de Dismude. Il réussit à pénétrer dans l'une de celles-ci, en tuant la plupart des occupants et ramenant des prisonniers valides. Pendant la journée, faible activité de l'artillerie.

LA QUESTION IRLANDAISE n'est pas encore élucidée

LONDRES, 18 juillet. — Les difficultés que suscite le règlement des affaires d'Irlande ne sont pas encore éclaircies. Les nationalistes irlandais, M. Redmond en tête, réclament un prompt arrangement. Ils font valoir que leur situation est rendue très difficile par l'intransigeance croissante de l'extrême-gauche irlandaise.

Le conseil des ministres se réunira aujourd'hui et examinera le projet de loi relatif au gouvernement de l'Irlande. Si ce projet n'est pas accepté dans le conseil, il sera, selon la coutume, soumis à une commission du conseil des ministres. La Chambre des Communes ne pourra en tout cas, en être saisie avant la semaine prochaine.

Les unionistes opposés à la solution préconisée par le gouvernement organisent leur résistance. Un comité unioniste comprenant des membres de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes vient d'être constitué à cet effet, sous le nom d'Association impériale unioniste. Une première séance de ce comité, tenue hier soir, a réuni 76 membres de la Chambre des Lords et 98 de la Chambre des Communes. Lord Salisbury a été désigné comme président de cette Association unioniste.

LA GRÈVE des cheminots espagnols

MADRID, 18 juillet. — Par suite du refus de la Compagnie du Nord de soumettre le conflit à un arbitrage, ainsi que le voulaient les ouvriers d'accord avec le gouvernement, la solution ne sera pas aussi rapide qu'on l'espérait. Le gouvernement a décidé de remettre la question aux mains de l'Institut de réformes sociales, et la presse publie ce matin la note que le président du conseil a adressée à cet effet au directeur, M. Azcarate.

La démarche du gouvernement s'appuie sur un des articles de l'Institut où il est dit qu'une de ses attributions sera « d'intervenir directement ou indirectement en qualité de médiateur, toutes les fois que la chose sera possible, soit pour prévenir les conflits, soit pour les résoudre, en conciliant les intérêts opposés. »

Le gouvernement demande à l'Institut de procéder dans le plus bref délai possible à l'examen minutieux des circonstances qui ont provoqué le conflit entre la Compagnie du Nord et son personnel et de « formuler son jugement au sujet de la légitimité des revendications des deux parties, ainsi que la décision qui lui paraîtra la plus conforme à la justice. »

L'Institut commencera ses travaux dans une réunion plénière qui se tiendra aujourd'hui même.

Il est évident que, quelle que soit la hâte apportée dans l'examen de la question, plusieurs jours seront nécessaires pour que le résultat de l'enquête soit transmis au gouvernement.

Selon les journaux, la régularité dans la circulation des trains s'accroît de plus en plus.

Un dérèglement a eu lieu hier dans la province de Léon, sans accident de personnes. Les journaux ne disent pas si le dérèglement a été accidentel ou dû à la malveillance.

Les cheminots reprennent le travail

MADRID, 18 juillet. — Les cheminots, confiants dans la médiation officielle pour établir un arbitrage qui sauvegardera tous les intérêts, ont décidé de reprendre le travail à partir d'aujourd'hui.

Le pourvoi de Casement est rejeté

LONDRES, 18 juillet. — L'avocat de sir Roger Casement ayant terminé l'exposé de sa thèse, les juges se retirèrent pour délibérer et reviennent avec un verdict rejetant l'appel.

Casement interjettera appel devant la Chambre des lords si l'avocat général l'y autorise.

LE GÉNÉRAL PAU AU CAUCASE



Le général Pau, qui a dû interrompre sa mission en Russie pour se soigner, est actuellement à Essentouki, au Caucase. Cette photographie a été prise il y a peu de temps. On remarquera que le fameux chef français porte maintenant sa barbe.

DERNIÈRE HEURE

Les Allemands attaquent les positions anglaises de Longueval et du bois Delville

Communiqué britannique de 22 h. 45

Ce soir, après un bombardement avec obus asphyxiants et lacrymogènes, les Allemands ont lancé une violente attaque contre nos positions de Longueval et du bois Delville. Le combat se poursuivait avec ardeur.

Rien à signaler sur le reste du front britannique.

Un train allemand détruit par des aviateurs alliés

AMSTERDAM, 18 juillet. — Suivant des informations reçues ici de la frontière belge, un train allemand transportant des troupes et des munitions aurait été entièrement détruit par des bombes lancées par des aviateurs alliés. 16 soldats allemands ont été tués.

21.535 prisonniers de guerre allemands sont internés en Angleterre

LONDRES, 18 juillet. — A la Chambre des Communes, M. Forster, secrétaire au ministère de la Guerre, déclare que le nombre des prisonniers de guerre actuellement dans le Royaume-Uni est de 21.535 dont 458 officiers. Ce chiffre ne comprend pas les prisonniers récemment capturés qui n'ont pas encore été transportés en Angleterre.

L'application de la conscription aux Anglais résidant en France

LONDRES, 18 juillet. — Lord Robert Cecil, en réponse à une question, déclare à la Chambre des Communes, que le gouvernement britannique examine avec le gouvernement français la question de savoir s'il est possible de prendre des mesures pour appliquer la loi militaire anglaise aux sujets britanniques d'âge militaire résidant en France.

Aucune communication de ce genre n'a encore été adressée au gouvernement italien.

Une enquête sur l'incendie de Tatoi

ATHÈNES, 18 juillet. — La presse grecque poursuit sa campagne d'insinuations à propos des causes de l'incendie de Tatoi. Elle persiste à dire que le désastre a été dû à un complot des éléments venizelistes contre le roi.

En présence de ces diffamations systématiques, la presse libérale demande énergiquement qu'une enquête judiciaire soit immédiatement ouverte dans le but d'établir la cause du sinistre et de faire toute la lumière sur les responsabilités réelles. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

La Conférence nationale des Trade-Unions anglaises, réunie à Londres, a décidé de suspendre tous les jours de congé jusqu'à la fin de la guerre.

Le Lloyd annonce que le vapeur italien Sirra a été coulé, ainsi que le vapeur anglais Euphorbia.

Quatre cent trente-quatre officiers et soldats français et belges, prisonniers de guerre, sont arrivés à Zurich, venant de Constance. Ils seront hospitalisés dans différentes stations : Grindelwald en recevra 149, Spiez 816 et Viège 125.

Le paquebot Loup est arrivé à Marseille, venant de Saigon, ayant à bord 1.797 passagers, dont quelques fonctionnaires et 395 travailleurs indochinois.

On apprend de Klum (Hongrie) que, samedi soir, un peu avant 11 h. 1/2, un tremblement de terre a été ressenti dans tout le Karz, sur la côte orientale de l'Adriatique. Cette secousse a été suivie de plusieurs autres plus faibles et de forts grondements souterrains.

On mande de Valence (Espagne) que d'importants magasins de vivres appartenant à deux sujets allemands ont été totalement détruits par un incendie. Les pertes dépassent un million de pesetas. On ignore la cause du sinistre.

Des troubles ont éclaté dans l'Etat de Mato Grosso (Brésil). Un régiment de police se serait révolté contre le gouvernement. Le gouvernement fédéral a envoyé des troupes pour rétablir l'ordre.

Les Italiens avancent au nord de Pasubio et dans l'Astico

ROME, 18 juillet. — Commandement suprême. — Duels d'artillerie dans les zones de Stelvio et de Tonale.

Dans le Valtellina, nous avons repoussé de petites attaques ennemies contre nos positions de Foppiano.

Sur les pentes nord de Pasubio, notre infanterie a repris sa marche en avant avec acharnement, malgré la résistance de l'ennemi.

De vifs combats continuent dans la zone Posina-Astico, où l'ennemi, par de violentes mais vaines contre-attaques, essaie d'arrêter nos progrès.

Dans la vallée de Sugana, rencontres favorables pour nous près Mesole.

L'artillerie ennemie a bombardé des lieux habités et a provoqué des incendies à Villa, au sud de Strigno.

Sur le reste du front, actions d'artillerie particulièrement violentes en Carnie et sur le Haut Felia.

Nos avions ennemis ont lancé des bombes sur Ospedaletto, sans y causer de dégâts.

Nos avions ont bombardé la gare de Santandrea, au sud de Gorizia, et l'ont pleinement atteinte.

Les Autrichiens n'ont pendu que le cadavre de M. Battisti

ROME, 18 juillet. — Le Messaggero apprend de bonne source que le député de Trento, M. Battisti, n'a pas été soumis à un procès, mais qu'il serait mort des suites de graves blessures ou qu'il se serait suicidé au moment où il vit qu'il allait tomber entre les mains de l'ennemi. C'est seulement alors que le cadavre aurait été pendu par les Autrichiens.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 18 juillet. — Nos avions ont incendié une partie des récoltes bulgares dans la région de Monastir.

Sur tout le front, canonnade.

Inursions de comitadjis bulgares

ATHÈNES, 18 juillet. — De nouvelles rencontres sont signalées en Macédoine orientale entre des détachements grecs et des bandes de comitadjis bulgares. Dans la région de Drama, à proximité du village de Mantem, un soldat grec a été tué et plusieurs autres blessés.

Dans le village de Koubalista, deux membres des comitadjis, revêtus de l'uniforme bulgare, ont tiré sur les gendarmes grecs. Il y a eu deux victimes. (Radio.)

Une manifestation antimilitariste en Suisse

GENÈVE, 18 juillet. — Les journaux suisses publient les détails suivants sur une sérieuse bagarre qui s'est produite à la Chaux-de-Fonds.

Dimanche matin, les socialistes suisses de la Chaux-de-Fonds avaient distribué un pamphlet antimilitariste et annoncé une manifestation à laquelle ils conviaient la population.

Un peu après 3 heures de l'après-midi, un cortège de trois cents personnes environ se rendit devant l'hôtel des postes.

On remarquait dans la colonne plusieurs pancartes ainsi conçues : « A bas le militarisme ! A bas la guerre ! A bas les drilleurs ! » ainsi que des drapeaux rouges.

Les manifestants se mirent à entonner l'Internationale. Des pierres furent même jetées et quelques carreaux brisés au premier étage du bâtiment de la poste.

Une foule énorme, qui attendait les musiciens, indignée de la conduite des manifestants, enfonça alors des chants patriotiques et acclama avec enthousiasme l'armée.

Les esprits étaient très surexcités et on en arriva aux coups. Les pancartes antimilitaristes et les bannières rouges furent mises en pièces. Plusieurs personnes ont été blessées, mais non grièvement. Le conseiller national Graber a eu une dent cassée et un œil atteint.

La police allait intervenir quand, la fanfare arrivant, fit diversion et la foule s'écoula au milieu des bravos.

L'accroissement des dépenses de guerre en Angleterre

LONDRES, 18 juillet. — Le rapide accroissement des dépenses de guerre, révélé hier à la Chambre des Communes par M. Mac Kenna, est longuement commenté par la presse anglaise. Les journaux s'accordent en général pour déclarer que le chiffre des dépenses quotidiennes continuera vraisemblablement à s'élever et pourra atteindre un total de 175 et même 200 millions. Les journaux insistent sur la nécessité pour chaque individu vivant en Grande-Bretagne de conformer sa vie aux préceptes d'une stricte économie.

Le Daily Telegraph écrit :

« L'accroissement de nos dépenses est énorme. Il faut admettre qu'elles s'élèveront peut-être jusqu'à 200 millions de francs par jour. Cette somme représente presque le budget annuel du Danemark et un tiers de tout le revenu de la Hollande en 1915. M. Mac Kenna n'a donné aucune explication de cette subite augmentation et s'est contenté de déclarer que les causes de ce phénomène ne dépendaient pas de lui. Il est certain qu'un des chapitres qui provoquent cette rapide augmentation est celui des avances aux Dominions et aux Alliés. Nous retrouverons cet argent dans l'avenir. »

Le Daily News dit :

« La morale impliquée par la déclaration de M. Mac Kenna est que nous ne devons pas cesser d'épargner ; c'est le seul moyen de parvenir à soutenir ce fardeau effrayant. Il est de 150 millions de francs aujourd'hui ; il sera peut-être de 175 millions d'ici trois mois. Si on renonce à toute dépense superflue, la guerre ne serait pas seulement décidée au front, mais dans chaque ménage, dans chaque maison d'Angleterre. Economisons ! »

Et le Morning Post :

« Il est probable qu'une bonne part de ces dépenses est due au concours que nous apportons aux Alliés. C'est un point qu'il serait important d'éclaircir le plus tôt possible. La situation, en effet, s'il en est ainsi, est meilleure qu'elle ne le paraît. Les dépenses causées par un concours financier prêté à d'autres pays auront pour conséquence des expéditions d'or provenant de ces pays. Ceci est à considérer, car l'or joue un rôle très important dans le paiement de nos importations. »

Les films de Verdun en Hollande

LA HAYE, 17 juillet (De notre correspondant particulier). — Le cinéma est décidément un instrument de propagande merveilleux. On vient de donner dans plusieurs villes de Hollande, à La Haye, Amsterdam, Rotterdam, des soirées spéciales avec les films de Verdun et ceux du gouvernement anglais. Certes, le public était en majorité composé de réfugiés belges, mais partout l'enthousiasme fut extraordinaire. Les acclamations, les cris de : « Vive la France ! » ne manquèrent point. Au cours de la deuxième représentation donnée à La Haye, le directeur du cinéma exhorta son public au calme, l'engagea à s'abstenir de toute manifestation. Et comme il annonçait une insistance particulière à réprimer toute velléité de manifestation, allant même jusqu'à éteindre brusquement la lumière, certains spectateurs sifflèrent.

Finalement, on eut l'explication de la sévérité particulière du manager, ce soir-là : M. Looming, le sympathique ministre des Affaires étrangères, assistait à la représentation, en simple spectateur, il est vrai, et non à titre officiel.

Le lendemain, on distribuait à l'entrée la savoureuse circulaire que voici :

AVIS IMPORTANT

Par ordre de police, la direction du Théâtre-Boschop est obligée de porter l'attention au public de ce qui suit :

Qu'il est défendu d'applaudir pendant ou après la représentation ou de démontrer à vive voix des sentiments de sympathie ou d'antipathie.

Nous avons confiance dans la grande civilisation et l'éducation du public de suivre ses ordres ; si non, nous serons obligés de passer la représentation et d'éloigner les gens coupables.

La direction du Théâtre-Boschop.

Vingt-quatre femmes députés siègent à la Diète finlandaise

PÉTROGRAD, 18 juillet. — La Nouvelle Diète finlandaise comprend vingt-quatre femmes, soit le douzième du nombre des députés.

LA CÉLÉBRATION DE LA FÊTE NATIONALE FRANÇAISE A LONDRES



L'OBOLÉ DE M^r PAUL CAMSON



GROUPE DE QUÊTEUSES LORRAINES



M^{lle} GABY DESLYS DÉCORE UN MARIN



UN GROUPE DE QUÊTEUSES PARCOURT LONDRES DANS UNE BARQUE DU LUSITANIA



LE PETIT CUIRASSÉ ET LE PETIT QUÊTEUR



DELEGATION DE TRAVAILLEURS ANGLAIS PORTANT LE DRAPEAU DES ALLIÉS

En hommage à la France et à ses vaillants enfants qui, avec les fils de la Grande-Bretagne, combattent le même ennemi, Londres a voulu célébrer avec un magnifique et fraternel éclat la fête du 14-Juillet. Nos alliés ont pavisé leur capitale à nos trois couleurs et, en ce jour qui restera inoubliable pour nous comme pour eux, ils ont donné le plus chaleureux témoignage de cette union des

cœurs qui complète si absolument, si pleinement l'union des forces et des volontés. Chaque Londonien portant sur sa poitrine le petit emblème bleu, blanc et rouge, les souverains à la cérémonie de Westminster, les soldats attachant à leur fusil un drapeau pareil à ceux qui flottent à Verdun et sur la Somme, tous ont adressé à notre patrie et à nos braves un hommage sans précédent.

Les parlementaires des colonies britanniques à Paris



Sur le perron du ministère des Affaires étrangères: M. BRIAND (1), M. LEBLOST (2), M. DESCHANEZ (3), M. DOUMERGUE (4), M. MÉTIN (5), M. MITHOUDARD (6), M. FRANKLIN-BOUILLON (7), et M. LAURENT (8), entourés des délégués des Dominions britanniques.

Le président de la République a reçu hier matin les membres des délégations parlementaires des colonies et dominions britanniques.

En leur souhaitant la bienvenue, il a de nouveau affirmé les certitudes de victoire qui sont actuellement acquises par tous les Alliés, et dit combien est admirable le patriotisme élan qui a groupé autour de la vieille et loyale Angleterre toutes ses colonies et tous ses dominions.

Ce n'est pas seulement la métropole britannique, a-t-il ajouté, ce sont toutes les parties de votre immense et indivisible empire qui nous donnent tous les jours des preuves éclatantes de leurs sentiments unanimes.

L'Angleterre a éprouvé une fois de plus, dans des circonstances décisives, le chevalisme chevaleresque de ses colonies et de ses dominions. Dès le début de la guerre, leur esprit de solidarité s'est manifesté sous les formes les plus émouvantes, et ce fut un spectacle magnifique que de voir vos gouvernements et vos assemblées rivaliser d'empressement et de générosité dans le concours militaire, naval et financier que vous avez offert à votre mère-patrie.

Les délégués se sont ensuite rendus au ministère des Affaires étrangères, où M. Aristide Briand, président du Conseil, a offert en leur honneur un déjeuner auquel avaient été priés les présidents du Sénat et de la Chambre et les sénateurs faisant partie du Comité franco-britannique et à l'issue duquel, répondant à sir George Eulas Soster, député canadien de Toronto, ministre du Commerce, et à M. L. Routh, député de Pretoria, qui avait affirmé la fierté des soldats africains luttant pour

une cause juste et noble, M. Briand a exprimé toute la gratitude de la France pour ceux qui, accourant à l'appel des armes, ont payé sans compter de leur personne sur les champs de bataille et de leur argent pour créer ou subventionner des œuvres de bienfaisance.

Vous avez envoyé des hommes, du matériel, de l'argent, témoignant ainsi que l'attachement patriotique de ceux qui vivent « au delà des mers » ne saurait être mis en doute. Il n'est pas dans le passé de spectacle plus grand, ni qui fasse plus honneur à votre histoire que cette affirmation de l'unité morale de l'empire. C'est un événement dont la mémoire se conservera, glorieuse, à travers les siècles, comme le symbole d'un idéal débordant les frontières de nos continents.

Dans votre noble effort, vous n'avez pas oublié de songer à ceux qui souffrent, à ceux que la guerre a physiquement meurtris et à ceux qu'elle a privés de leurs affections et de leurs appuis.

Vous avez pour nous, Français, secouru tout de douleurs, pansé tant de plaies, soigné tant de blessés, que la France se sent revivre devant cette unité profonde de vos aspirations et de vos vœux, sous l'apparente diversité de vos noms et de vos patries ; et la France presse avec gratitude vos mains fortes et bien-faisantes.

Après le déjeuner des Affaires étrangères, les délégués britanniques ont été conduits à l'hôpital écossais de la rue de la Chaise, où ils ont vivement admiré l'installation des services et de là, au Palais-Bourbon, où ils ont assisté à une partie de la séance.

L'hommage de la Chambre à la mémoire du duc de Rohan

Hier, à l'ouverture de la séance de la Chambre, M. Deschanez, président, a prononcé l'éloge du duc de Rohan, député du Morbihan, tué à l'ennemi. M. Deschanez s'est exprimé en ces termes :

Le grand nom de Rohan respicendit d'une gloire nouvelle. Sur la cime, les plus éclatantes souvenirs de l'ancienne France se mêlent à l'honneur récent de la France moderne.

En s'élancant à la tête de ses hommes dans l'offensive de Picardie, le jeune député du Morbihan a été mortellement frappé.

Au commencement de la guerre, il était lieutenant de cavalerie ; sur sa demande, il fut versé dans l'infanterie et affecté à un bataillon de chasseurs. Blessé d'abord à Verdun, il fut nommé capitaine, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre.

C'est à l'ordre du jour du 11 novembre 1915, il le fut encore le 18 avril 1916, en ces termes : « Courageux officier, déjà cité à l'ordre de l'armée pour un fait d'armes extrêmement brillant. Pendant tous les combats du 25 février 1916, s'est distingué par sa vaillance. A eu une superbe attitude au feu pendant les rudes journées des 25, 26, 27 février. Blessé le 27 au soir, a refusé de se laisser évacuer. »

Voici qu'une mort admirable vient couronner tant de bravoure.

Son père, dont il continuait par lui-même, avec une honne grâce et une simplicité parfaites, la tradition d'honneur et de loyauté, eût tressailli d'orgueil en même temps que de douleur. En pensant à lui, nous offrons à la mère, à la femme, aux enfants, aux aïeux, à cette famille illustre, tout charité et tout courage, dont les annales séculaires se confondent avec celles de la Bretagne et de la France, notre unanime fierté (Vifs applaudissements.)

Les députés ont écouté debout l'hommage du président à la mémoire de leur collègue, dont l'écharpe, cravatée d'un large usud de crêpe, avait été fixée à la place qu'il occupait, en haut des travées de droite, près de celles de M. Thome, de M. Paul Proust, de M. Norlier et du lieutenant-colonel Driant.

La préparation militaire de la jeunesse

Après un long débat, le Sénat a voté hier l'urgence en faveur de la proposition de loi de M. Chéron tendant à rendre obligatoire la préparation militaire des jeunes Français.

Auteur et rapporteur de la proposition, M. Chéron la soutient naturellement, rappelant que l'Allemagne avait rendu, en 1915, la préparation militaire obligatoire pour tous les jeunes gens de plus de seize ans et affirmant que cette mesure a eu des effets très appréciables.

M. de Lamarzelle estime que la préparation sera extrêmement difficile à organiser dans les campagnes, loin des ressources que présentent les grandes agglomérations. Aussi veut-il un système qui n'impose d'obligation qu'à l'Etat, la contraignant seulement à mettre à la disposition des individus les moyens d'instruction nécessaires.

MM. Reynald, Le Roux présentèrent diverses observations.

M. le général Roques, ministre de la Guerre, déclara que le gouvernement donnait en pleine adhésion à la proposition. L'urgence fut finalement déclarée et la suite de la discussion renvoyée à jeudi.

Le Sénat a décidé, d'autre part, de commencer mardi prochain la discussion du projet sur les foyers

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

Lin-Carin
T^{tes} Pharmacies

CONSTIPATION OBESITÉ
Maladies de la Vessie
Grains émoullants, hygiéniques
Sans Sucre, Fraîcheur, Douceur.

Les délégués aux armées

Le débat sur les conclusions du rapport de M. André Tardieu relatif à l'organisation du contrôle parlementaire aux armées s'est ouvert hier à la Chambre.

La commission du règlement avait émis lundi, nous l'avons dit, un avis défavorable à l'adoption de ces conclusions. M. Louis Marin, son rapporteur, vint l'exposer à la tribune.

— La commission de l'armée se trouve, dit-il, en voulant créer un organisme nouveau au lieu de perfectionner les organismes de contrôle existants. Nous avons des commissions permanentes qui, depuis la guerre, ont rempli leur rôle de telle façon que le gouvernement et tous ceux qui en ont parlé leur ont rendu hommage.

M. Jacques Pion examine ensuite si la commission de l'armée traduit fidèlement les résolutions prises par la Chambre en votant l'ordre du jour du 22 juin dernier qui, selon lui, est tout un programme, avec des précisions et des règles dont aucun souci de la rhétorique n'a obscurci la clarté. (Rires.)

M. Jacques Pion estime que la commission de l'armée a substitué sa conception propre à celle de la Chambre. Celle-ci n'a pas institué de délégués aux armées. Elle n'a pas dit que le contrôle s'exercerait dans la zone des opérations militaires.

— Or la commission a-t-elle traité cette formule si significative et si suggestive : la délégation aux armées ? demande M. Pion. Elle n'est pas dans l'ordre du jour. Il y aura donc trente députés sur le front, immobilisés par le contrôle, à côté de leurs collègues mobilisés qui combattent. Est-ce que ceux-ci ne sont pas les meilleurs commissaires aux armées ?

Applaudies à droite et au centre, ces paroles provoquent des murmures sur certains bancs de la gauche et de l'extrême gauche.

En termes éloquentes, M. Jacques Pion convie la Chambre à ne pas se laisser guider par certains souvenirs :

— Les trente délégués, conclut-il, c'est l'image en raccourci des commissaires de la Convention. Nous ne sommes plus aux mêmes temps. Jamais la France n'a donné un plus admirable exemple d'unité morale. Ne profanons pas cette gloire par des souvenirs révolutionnaires. Notre groupe de gauche ne sera pas un auxiliaire de la défense nationale ; ce sera un embarras, ce sera une chance de moins pour vaincre. (Vifs applaudissements à droite.)

Dans un grand discours, M. L. Klotz, président de la commission du budget, fait l'historique des travaux de celle-ci et rappelle ses efforts en vue de la préparation de la défense nationale.

Il montre, par des faits, que la Chambre et, en particulier, la commission du budget, ont toujours exercé leur contrôle sur les dépenses.

M. Lafferre se déclare hostile à l'institution d'une délégation aux armées.

L'intervention du député de l'Hérault a un effet inattendu : celui de relever un coin du voile qui recouvrait encore, pour les profanes, la préparation de l'ordre du jour voté à l'issue du Comité secret de la Chambre. Un dialogue à bâtons rompus entre M. Aristide Briand et le député de l'Hérault nous révèle, en effet, que le président du Conseil dut intervenir pour faire insérer dans le texte le mot « confiance » qui avait été omis et, aussi, pour faire supprimer des parties inutiles. On connaît, d'ailleurs, le résultat de cette collaboration.

La discussion continuera jeudi.

La réparation des dommages de guerre

Le groupe parlementaire des départements envahis s'est occupé, hier, du projet de loi sur les réparations des dommages de guerre. Il a adopté la motion suivante :

Le groupe prend acte des déclarations que MM. Klotz et Desplas ont faites hier à son bureau, d'après lesquelles le rapport sur la loi des dommages de guerre sera distribué aux députés dans un délai très prochain. Et la Chambre, ainsi mise en état d'en aborder la discussion, les remercie vivement de ces déclarations et les prie instamment de faire alors tous les efforts nécessaires auprès de leurs collègues de la Chambre des députés pour que la discussion de la loi vienne le plus tôt possible en séance publique.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES POUDRÉS

...Qui me ressemblait comme un frère.
A. DE MUSET.

I

Un peu après le boulevard, le gros Roger de Poigny fit stopper sa limousine, mit pied à terre et poussa la porte vitrée de la salle de vente et de dégustation du grand marchand de crustacés.

Bien qu'il ignorât le chiffre de sa fabuleuse fortune, Poigny était ménager de ses deniers et il se mit à marchander fort àprement un homard fastueux dont la robe cardinalice lui avait tiré l'œil au passage.

Dans un coin de la « réserve », penché sur une petite table de marbre, un « poitr », masse grise, humble et effacée, dégustait avec volupté une « demi portugaise », arrosée d'une bouteille de chablis.

Machinalement, tandis qu'on lui rendait sa monnaie, les yeux de Roger se portèrent sur l'homme, qui releva un instant la tête et, dans un éclair, le bon garçon aperçut, sous la bourguignotte d'acier bleui, une barbe grise en éventail, un nez en bec d'aigle, des yeux sévères, luisants, comme pleins de reproches et qui ne lui étaient pas inconnus.

Rentré chez lui, au coin du feu, il médita sur ce regard; il y avait songé en soupant et son homard lui avait semblé maussade.

Où diable avait-il vu cette figure-là ?

II

Roger n'était pas un foudre de guerre; il aimait la vie, qui lui était facile et savoureuse; d'ailleurs dégagé de toute obligation militaire, pour obésité et troubles gastro-cardiaques, il vivait très en paix avec sa conscience, point veule mais un tantinet égoïste et encline à la prudence. Roger fut désagréablement surpris, un beau matin, lorsque au petit lever son valet de chambre lui apporta un imprimé parsemé de cursive, assez confus dans ses termes et le convoquant à une visite médicale.

Il fut ponctuel à l'assignation; il savait par cœur les expressions scientifiques qu'il devait employer pour exposer ses droits à une réforme définitive et bien paradoxale, car, bâti à chaux et à plâtre comme il l'était, une cure dans les tranchées faite d'exercices violents et de sobriété continue aurait achevé de le transformer en Hercule.

Mais lorsque le major désigné pour l'examiner s'approcha de lui, la mémoire lui manqua soudain; il se mit à bredouiller, il ne trouvait plus les mots, son esprit suivait une autre route, il se creusait la tête pour tâcher de se rappeler où et quand il avait entrevu la figure fine et triste du praticien qui le considérait gravement.

III

Sa stature le fit incorporer dans la cavalerie de ligne; il rejoignit mélancoliquement son dépôt, y souffrit à mourir, et fut tout surpris, un soir qu'il était garde d'écurie, d'avoir à partager la botte de paille qui lui servait de couche avec un vieux territorial, un cultivateur, qui était son « pays ».

— Si je connais le château de Poigny, ah! ben, j'pense! Ses prés et ses eaux vives, et la tour donjon, le donjon qu'on appelle, et la grande salle oùqu'y a tous ces beaux messieurs, vos grands-parents, représentés en peinture, avec leurs habits de jadis donc! J'pense bien!

— Ah oui! bâilla Roger, les « poudrés », comme dit Henri Lavedan! Au fait, je me souviens vaguement de ces bonhommes aux mines renfrognées et en costume de carnaval; il y a pourtant plus de vingt ans que je n'ai remis les pieds dans ce taudis et j'en ai à peine vingt-cinq, ce qui prouve que j'ai tout de même une mémoire épatante! hein, pays?

Mais le « pays » ronflait déjà... et, chose étrange, ressemblait, dans son sommeil, à certain poitr remarqué dans un restaurant et même à ce major qui avait déclaré Poigny bon pour le service armé!

IV

Dans cette lande triste et boueuse, sous la pluie lourde, à l'abri d'un petit bouquet de sapins, l'escadron attendait le signal de faire diversion un instant pour faciliter le repli d'un gros de troupe menacé d'encerclement. Et quand les commandements brefs retentirent :

— Préparez-vous à charger!

— Sabre!

— Pour l'attaque!

Roger se sentit pâlir.

À côté de lui, soudain, une rude voix gronda :

— Ferme, Poigny!

Le pauvre garçon tourna la tête; il aperçut, à côté de lui, un grand gaillard dont il n'entrevoit

sous la visière du casque qu'une impériale grise et la pointe de deux moustaches cirées; mais la silhouette de cet inconnu était si hardie que Roger n'osa montrer aucun étonnement; il ne chercha même pas à démêler comment cet homme pouvait savoir son nom, et au commandement suprême de « chargez » il partit en trombe, botte à botte avec son mystérieux compagnon, ensorcelé d'une âpre fièvre, comme dans une chevauchée de légende.

V

— Ah! par exemple, dit en s'éveillant Roger d'une voix faible, celle-là est bien bonne! Je suis chez moi...

— Mais oui, monsieur de Poigny, fit doucement une blanche infirmière : chez vous!... Vous voyez, il y a une récompense à toute belle action. Vous aviez mis à la disposition des ambulances ce château que vous n'habitez plus et voilà que vous y êtes reçu des premiers!... Mais soyez silencieux et calme surtout; l'opération que vous venez de subir a parfaitement réussi; si vous êtes sage et tranquille, dans un mois vous serez sur pied... Aussi, je vous laisse, et je vous laisse... en bonne compagnie, voyez! en compagnie de tous vos ancêtres!...

Et, du geste, la jeune femme désigna le long des hautes murailles les nobles figures des sires de Poigny, solennels et gourmés dans leurs cadres dorés.

— Tiens, c'est vrai! dit Roger en souriant, les « Poudrés »!

L'infirmière s'éloigna sur la pointe du pied et Roger tomba dans une étrange torpeur... Il lui sembla d'abord que les murs se vaporisaient et, dans le brouillard qui l'entourait maintenant, seules, les figures des vieilles toiles conservaient une forme et une couleur; puis elles s'animèrent réellement, s'approchèrent, se pressèrent autour du chevet du blessé et peu à peu Roger reconnut, sous le heaume bourguignon damasquiné, la barbe grise et broussailleuse, le nez volontaire, les yeux vives de son trisaïeul le grand maréchal. Il reconnut aussi, dans l'hermine et la toge violette, la figure pâle, mince et grave de son grand-oncle, qui fut premier chirurgien du roi; il les reconnaissait tous maintenant! Et il se souleva vers la figure hautaine et douce d'un grand cuisinier à l'impériale grise, aux moustaches cirées; il le reconnaissait bien maintenant, son grand-père, le colonel de Poigny, qui commandait à Reichshoffen; et l'ancêtre lui tendait les bras en disant :

— Enfin! te voilà! tu vois, nous t'attendions tous, mon petit!

Edmond Edouard-Bauer.

BLOC-NOTES

DEUILS

L'incinération du professeur Matchnikoff a eu lieu hier matin, à 10 h. 1/2, au Père-Lachaise, en présence de S. Exc. M. Tsvolaky, ambassadeur de Russie, du colonel Vallière, représen-



M. ISVOLOVY (1), ambassadeur de Russie, présente ses condoléances au docteur Roux (2), directeur de l'Institut Pasteur.

tant le président de la République, du général Ginnaky et de nombreuses personnalités du monde de la science et des lettres. Les cendres ont été transférées à l'Institut Pasteur. Selon les dernières volontés du défunt, aucun discours n'a été prononcé.

Nous apprenons la mort :

De M. Armand Bazet, rédacteur en chef du Progrès de Lyon, président de l'Association de la presse quotidienne lyonnaise, syndic de la presse républicaine départementale, décède à Décines (Isère), âgé de soixante et un ans.

De M. Alexandre de Chénade, comte de Montbrun, décède en son château de Bréay (Charente-Inférieure), à soixante-dix ans.

De M. Maurice Dubois de La Sablonnière, mort pour la France à vingt ans, engagé de la classe 1916, maréchal des logis adjudant d'artillerie lourde, fils de M. Joseph Dubois de La Sablonnière.

LA CURIOSITÉ

À L'HOTEL BROUOT : EXPOSITION D'AUJOURD'HUI
Salle 10. — Après décès de Mme H... Bijoux, sautoirs, bagues, broches, bracelets, cravate de 709 perles et brillants, belle garde-robe de femme, fourrures, etc. — M. Gabriel, commissaire-priseur; M. Reinach, expert.

TRIBUNAUX

L'affaire Geissler en appel

En poursuivant, hier, le développement de ses conclusions sur l'incompétence de la partie civile, M. Jacques Bonzon a réussi à faire poser à nouveau la fameuse question : « Un sujet ennemi a-t-il le droit d'ester en justice ? » L'avocat général Peyssonie, après avoir présenté les observations de droit, a conclu à l'irrecevabilité.

Puis, M. Lefèvre, au nom de la partie civile, ayant reconnu qu'en matière pénale Geissler peut être jugé au même titre que tous les justiciables et qu'il peut, par conséquent, ester en justice, M. Jacques Bonzon demanda à la cour d'allouer à Geissler un franc à titre de dommages-intérêts en réparation du préjudice qui lui a été causé par la partie civile dans les audiences des 17 et 18 courant.

La cour rendra aujourd'hui son arrêt sur les conclusions.

Infraction à la loi Dalbiez

M. Brandt, mécanicien, ayant son atelier rue de la Briche, à Saint-Denis, avait été mobilisé comme sergent au 1^{er} génie, à Versailles. Après la mort de son fils, engagé volontaire, tué à l'ennemi, M. Brandt obtint d'être mis en sursis d'appel chez un de ses amis, M. Majola, dont l'usine était militarisée. Avec la complicité de M. Majola et de M. Doure, ingénieur à l'usine, le sergent Brandt travailla pour son propre compte. La commission instituée par la loi Dalbiez le débusqua, et il comparait, hier, devant le 3^e conseil de guerre, inculpé de désertion. MM. Majola et Doure étaient poursuivis pour complicité. Le sergent Brandt et M. Majola ont été condamnés chacun à deux ans de travaux publics; M. Doure à six mois d'emprisonnement avec sursis.

L'affaire des billets de banque belges

La dixième chambre correctionnelle a rendu, hier, son jugement dans l'affaire du banquier belge Jules Samuel, inculpé de commerce avec l'ennemi et poursuivi, en vertu de la loi du 4 avril 1915. Le banquier Samuel avait, pour le compte d'un établissement financier allemand, encaissé des coupons de valeurs russes, et négocié des billets de banque belges. Le tribunal a condamné le banquier belge à 3.000 francs d'amende.

Un faux monnayeur

Paul Anteau comparait, hier, devant la cour d'assises pour fabrication de fausse monnaie, en compagnie de Fernand Silzé, sa complice. L'avocat général Trouard-Riolle ayant abandonné l'accusation contre Fernand Silzé, celle-ci a été acquittée. Paul Anteau a été condamné à cinq années de réclusion.

Faits divers

PARIS

Collision de tramways. — Dans la matinée d'hier, vers 11 h. 1/2, deux tramways de la ligne Auteuil-Saint-Sulpice sont entrés en collision en face du numéro 16 de la rue d'Auteuil.

Huit voyageurs ont été légèrement blessés par des éclats de vitres. Ils ont regagné leur domicile après avoir reçu des soins dans une pharmacie.

L'accident s'est produit par suite d'une erreur d'aiguillage.

Entre voisins. — Hier matin, au cours d'une discussion avec deux de ses voisins, Mme Annette Boudier, âgée de trente ans, demeurant 2, rue des Dunes, a été frappée et grièvement blessée de plusieurs coups de couteau dans le dos et à la poitrine.

Les coupables, Marie Debosse et Louise Sude, ont été mises à la disposition de M. Lalaut, commissaire de police du quartier.

La victime est soignée à l'hôpital Saint-Louis.

L'appel de la classe 1888

On sait que le gouvernement a décidé de convoquer, le 1^{er} août prochain, une fraction de la classe 1888 (service armé).

Des dispositions ont été prises pour que les convocations ne portent aucun trouble dans la production des usines de guerre et pour que, d'autre part, il soit donné satisfaction aux besoins de l'agriculture à l'époque des moissons.

Voici ces dispositions :

1^o Hommes en usine. — Les hommes de la classe 1888 à convoquer, qui, à la date du 10 juillet 1916, seraient encore employés comme civils dans les usines de guerre (établissements de l'Etat ou établissements privés), seront affectés à l'établissement où ils travaillent et ne seront pas déplacés du fait de leur convocation.

2^o Agriculteurs. — Les agriculteurs appartenant aux deux catégories visées par la convocation seront appelés aux drapeaux à une date qui sera fixée ultérieurement. Seront compris sous la dénomination agriculteurs : les cultivateurs (à l'exclusion des viticulteurs, horticulteurs, maraîchers, planteurs de tabacs, sericiculteurs, etc.), les ouvriers agricoles, les maréchaux ferrants; les forgerons; les mécaniciens réparateurs de machines agricoles; les entrepreneurs de battage; les propriétaires de machines à battre; les entrepreneurs.

Les hommes des professions ci-dessus, qui désireront ne pas être convoqués le 1^{er} août, adresseront directement et d'urgence au commandant du bureau de recrutement de leur domicile (ce bureau est celui qui a établi le fascicule de mobilisation placé en tête du livret) un certificat établi par le maire de la localité dans laquelle ils résident constatant l'exercice de la profession exercée.

LECONS PAR CORRESPONDANCE FIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui 19 juillet, en soirée, à 8 heures, *A quoi rêvent les jeunes filles*, M. Paul Numa, Mmes Yvonne Lefraud, Valpreux, Janine Henry.

Reprise de *L'Ami Fritz*, comédie en trois actes, en prose, d'Eckmann-Chatrian, musique de M. Henri Maréchal, MM. de Féraudy, David Sichel, Debilly, Joseph, George Grand, Fritz Kohn, Siblot, Hamezu, Falconnier, un Faucheur, Lefon, Christel, Denis d'Inès, Frédéric, Mmes Leconte, Suzel, Thérèse Kolb, Catherine, Jane Faber, Lisbeth.

Au deuxième acte, chanson alsacienne (*les Amoureux de Catherine*), paroles d'Eckmann-Chatrian et Jules Barbier, musique de M. Henri Maréchal, chantée par Mlle Leront et le chœur.

Trianon-Lyrique. — Au Trianon-Lyrique, ce soir mercredi, à 8 heures 1/4, première représentation (reprise) de *Miss Helyett*, opérette en quatre actes de Maxime Boucheron, musique d'Edmond Audran.

Pour cette reprise, MM. les courtiers insérés aux divers services de ce théâtre seront reçus ce soir au contrôle sur présentation de leur carte.

Un beau film. — C'est mieux que du théâtre !

— Non ?

— Mais si, allez voir !

C'est de *Farfouille* que l'on parle — un film, une pure merveille, dont la répétition générale a eu lieu ces jours-ci et qui passe au programme de l'Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre, à partir du 21 juillet.

sessue Hayakawa, le grand mime japonais, et Fannie Ward, l'étoile américaine, ont atteint dans ce film les plus hauts sommets de l'art.

Quelques films de cette tenue-là, et les plus grands ennemis du cinéma devront s'avouer vaincus.

MERCREDI 19 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 heures, *A quoi rêvent les jeunes filles*, M. Paul Numa.

Opéra-Comique. — Relâche.

Athénée. — A 8 h. 30, *Louise*.

Apollo. — A 8 h. 15, *la Mascotte*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la revue*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Velléux de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès) ; *Où allons-nous ce soir ?* (Moi, jeudi et dim.)

Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, première (reprise) de *Miss Helyett*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la revue : l'Ecole du Piston*.

Vauvilliers. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Pont des enfers*, *le Coup du fakir*, *le Général Lyauté*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathé. — *Le bébé de Broolles*, *Effets de lumière*, *l'Ecce en tout est un défaut*, etc.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Concerts du Jardin du Luxembourg et orchestre des Concerts-Rouge réels. — Jeudi 20 juillet, à 16 heures, festival symphonique et vocal avec le concours de M. Renold, baryton.

COURS ET CONFÉRENCES

Sous le patronage du ministère de l'Instruction publique, M. Emile Hirsch, président de la Société Eckmann-Chatrian, a commencé par la Bretagne, à Vannes et à Auray, une série de conférences sur l'incomparable «*Fort de la France*», une et décidée à aller jusqu'à la victoire complète.

Les autorités civiles et militaires, les écoles, les divers groupements ont prêté leur concours à l'organisation des conférences qui ont été d'éclatantes manifestations patriotiques, au profit des œuvres de guerre de la région.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL
du 18 juillet 1916

Le ciel reste couvert, sans pluie cependant depuis vingt-quatre heures. Il y a quelques cultivateurs, fabricants de sucre, mais surtout des courtiers et commissionnaires à notre Bourse, venus pour se renseigner en cherchant la voie dans laquelle ils peuvent s'engager sans trop de risques. Les nouvelles contradictoires sur les récoltes, l'incertitude concernant les existences et les besoins futurs, produisent des écarts de prix sensibles entre ceux demandés par les producteurs et ceux de leurs acheteurs, de sorte que les rapprochements deviennent plus difficiles. On sera un peu éclairé au marché de mercredi. En attendant, les affaires en blés et autres grains sont nulles et les cours nominaux.

Sucres toujours livrés en quantités insuffisantes et de façon irrégulière. Beaucoup d'épiciers de province n'ont encore rien reçu et ils se plaignent très vivement. Le stock de Paris en sucre indigène est réduit à 53.337 sacs contre 229.022 en 1915. New-York cote la disponible à 5.30, en baisse de 13 points. D'après M. Willett, Cuba pourrait encore disposer, jusqu'à la fin de la production, de 958.129 tonnes contre 1.008.954 tonnes pendant la même période de 1915 et 864.509 tonnes en 1911.

Huile de lin, 120 fr. Colza, 152 à 150.

Au marché aux bestiaux de La Villette d'hier, les arrivages modérés ont provoqué de la fermeté et même de la hausse. Les prix ont été établis comme suit : le demi-kilo, poids net : bœufs, 1^{re} qualité, 1.36 à 1.40 ; vaches, 1^{re} qualité, 1.31 à 1.50 ; taureaux, 1^{re} qualité, 1.26 à 1.30 ; mouton médis, 1.60 à 1.80 ; brebis médis, 1.53 à 1.80 ; agneaux, 1.85 à 2.10 ; veaux, 0.87 à 1.30 ; porcs, demi-kilog. vif maigres, 1.43 à 1.50. Porcs, demi-kilog. vif gras, 1.45 à 1.26.

Aux Halles centrales, les prix se maintiennent pour les viandes, de même que pour les boissons, tandis que les œufs sont en baisse de 5 à 6 fr. par colis de 1.000 sur toutes les provenances. Baisse sur les pêches du Var cotées 100 à 180 fr. Les raisins d'Algérie arrivent en plus grande quantité ; prix : 100 à 160. Paires de choix, peu abondantes, cotées 80 à 100 fr. Groseilles à grappes, 50 à 70 fr. amandes, 80 à 100 fr. Noisettes fraîches, 80 à 100 fr.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

BIEN RÉDIGER

Envoi de 16 leçons contre mandat 10 fr. Infaillible. Masson, adh. Sté Gens de Lettres, 42, r. Vital-Carles, Bordeaux.



ÉCOLE DE
CHAUFFEURS-MÉCANICIENS
reconnue la meilleure de Paris, la
moins chère. Brevets militaires et civils.

BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 43-40.



BRACELETS - MONTRES

Verres incassables

Acier ou nickel, 17 fr.

Heures et aiguilles homme 22 »

Repasées en second et réglées.

Garanties 10 ans. Franco c. mandat

A. MEYLAN, 29, rue d'Assolvi, Paris.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

Laboratoires FIEVET, 52, r. Réaumur

anciennes

La boîte 5 fr. c. mand

PREMIER LÉON D'EXCELSIOR DU 19 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XX

Où Jack constate que la vie n'est pas toujours telle qu'on la désire, c'est-à-dire calme et sans embûches

— Je ne vous suis pas...

— Si... vous retirez vos mains... abandonnez-les moi au contraire... abandonnez-les sans la moindre crainte à celui qui donnerait sa vie pour être, par vous, traité en ami, en grand ami, durant une heure seulement.

Edith dévisagea Jean.

Jamais encore il ne lui avait parlé avec, dans la voix, un tel accent de sincérité...

Elle en fut presque émue.

Plongeant son beau regard dans les prunelles du jeune homme et ce regard allant jusqu'à l'âme de celui-ci, elle dit, grave et toute vibrante :

— Est-ce vrai ?... Est-ce bien vrai ?...

— Oui... n'en doutez point...

Elle dit un peu sceptique :

— Je ne veux pas vous faire cette injure...

— Vous auriez tort... grand tort... Je ne le méritais point... C'est, l'homme que j'étais encore hier n'a guère le droit de vouloir devenir l'ami d'une créature telle que vous... J'ai derrière moi

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

un passé qui ne plaide pas en ma faveur... Je suis le fils d'un homme qui vous a plus d'une fois fait souffrir dans les sources les plus profondes de votre être... Tout cela creuse entre nous un abîme que j'aurai bien du mal à combler... Mais, quand même, j'y parviendrai... Je le veux... Je le veux de toutes les forces de mon être, depuis hier.

Jean appuya étrangement sur ces deux mots.

Edith frissonna.

Elle se souvint de ce qui s'était passé la veille...

Elle se revit tendrement appuyée au bras de James, marchant, palpitante, à ses côtés, au long des allées ombreuses de ce coin de parc qu'elle affectionnait tout particulièrement.

La silhouette imprécise de Jean, aux épaules, passa devant ses yeux...

Elle trembla...

Jean les avait surpris... hier...

Il venait de le lui confirmer, à demi-mot...

Quelle vengeance pouvait-il bien avoir imaginée ?...

Et Edith se méprit sur l'expression du regard de Jean qui pesait lourdement sur elle, comme nous l'avons vu peser, au tout début de ce récit...

Et ce regard, déjà, semblait dire :

— Mais comprends donc que tu te méprends sur mes intentions...

Et ce regard était déjà chargé de reproches...

Il semblait confesser, affirmer :

— Je ne suis et serai toujours sur les pas que pour veiller plus étroitement sur toi...

Edith était, avouons-le, bien excusable de se méprendre sur la véritable expression de ce regard qui la dévorait dévotieusement...

Toujours gardant entre les siennes les mains d'Edith, Jean poursuivit :

— Oui, depuis hier... Cela vous paraît étrange ?...

— Enigmatisque, plutôt, balbutia la jeune fille.

A son tour Jean frissonna...

Allait-il laisser échapper « son cher secret ? »

Allait-il vider son cœur, ouvrir son âme régénérée ?...

C'est été, pour lui, goûter, sur la seconde, à une joie véritablement paradisiaque...

Mais c'est été aussi, peut-être, bien imprudent...

En effet, il ne méritait pas encore la confiance d'Edith...

Et puis, lui pouvait-il dire tout crûment :

— J'ai surpris le secret de votre cœur, le secret de vos amours... et, ces amours, je vais les protéger...

Non !...

C'est été du dernier mauvais goût...

C'est été agir sans délicatesse ni beauté...

Il valait mieux agir de telle façon que, lentement, la jeune fille fût à même de s'apercevoir qu'elle s'était trompée à son endroit...

Il balbutia à part soi :

« Quand elle saura, plus tard, elle ne m'en tendra que plus affectueusement la main... cette main qu'elle me refuse... »

Mais il y avait une partie de son secret qu'il pouvait confesser...

Il s'empêcha de le faire...

D'une voix un peu mouillée par les larmes invisibles qu'une très douce émotion faisait à peine naître et qu'il buvait avec une douce ivresse, il avoua :

— Sans vous en douter vous avez, vis-à-vis de moi, accompli un véritable miracle, ma parole...

Vous m'avez, en quelque sorte, régénéré... Avant de vous connaître, je n'avais point d'âme, vous m'en avez prêté une...

Et, continuant sur ce ton, Jean rassura définitivement la jeune fille.

Et, à tout instant, revenait sur ses lèvres cette phrase qu'il psalmodiait comme un leit-motiv :

— Un ami... surtout... Avant tout... un ami...

Tout autre mot sortant de ma bouche... s'exhalant de mon cœur, me paraîtrait d'une banalité navrante...

L'amiral Guépratte passe des Serbes en revue, à Bizerte



Arrivée de prisonniers allemands en Angleterre



Cette photographie a été prise sur les quais de Southampton, au moment du débarquement d'un important effectif de prisonniers allemands, capturés par nos alliés britanniques au cours des dernières opérations sur la Somme.